



Programme

*Juin
Juillet
2026*

Les Fleurs Arctiques
45, rue du Pré Saint-Gervais 75019 Paris
M° Place des fêtes (lignes 7bis et 11)

lesfleursarctiques.noblogs.org - lesfleursarctiques@riseup.net

Lundi 1^{er} juin
19h30



The Wind That Shakes the Barley, sorti en 2006, est un film de Ken Loach qui inscrit son récit dans les guerres irlandaises de 1919 à 1923. Guerre contre l'occupant britannique de 1919 à 1921. Guerre civile de 1921 à 1923.

Le film retrace le parcours de deux frères, Damien et Teddy O'Donovan, tout deux membres de l'IRA et confrontés aux différentes phases du conflit. De l'unité d'abord, face à l'empire britannique. Aux divisions ensuite, entre partisans du compromis par la partition du territoire irlandais, et volonté de poursuivre la guerre jusqu'à la victoire totale.

Le réalisateur livre ici une splendide fresque poétique, entre courage, renoncements et trahisons, sur fond de paysages irlandais diablement bien filmés. Une fresque politique

Le vent se lève

Ken Loach
2006 - 126'

également, à la subjectivité assumée. Le réalisateur, qui réclama en 2013 la privatisation des obsèques de Margaret Thatcher, est sans équivoque dans le portrait qu'il dresse de l'occupant et des « Black & Tans » (unité auxiliaire composée d'anciens combattants de la première guerre mondiale). Sans équivoque aussi dans son positionnement en faveur de la poursuite du conflit, contre les partisans du compromis. Malgré son côté poignant et l'attachement que l'on porte aux protagonistes (notamment grâce à un Cillian Murphy en pleine forme à tout pile trente ans), le style documentaire de Ken Loach reste et émeut. Ainsi le film offre suffisamment de recul pour se questionner, y compris au-delà de ce qu'il montre des prises de position du réalisateur, sur l'ambivalence de la guérilla vis à vis des populations qui l'hébergent, la soutiennent ou en font partie. Il s'agira donc aussi de questionner ce qu'il y a de problématique dans ce passage de la lutte révolutionnaire à la guerre d'indépendance anti-impérialiste et nationaliste.

Mardi 2 juin 16h30-18h30 Permanence

Vendredi 5 juin
19h30

Jugement, avis, opinion, point de vue

**Comment est-il devenu vertueux de "ne pas juger"
dans une époque où la judiciarisation cherche à s'immiscer
dans tous les aspects de la vie ?**

Dans la sociabilité courante, il semble désormais important et vertueux de « ne pas juger ». Cette règle est à tout instant relayée, y compris pour

accompagner les réels jugements les plus définitifs, en forme de préterition. Elle se propose comme la garantie du respect de l'autre et de sa singularité,

et toute transgression serait dès lors un acte oppressif et autoritaire, causant un préjudice. On voudrait se demander dans quelle mesure cette injonction, qui recouvre de fait sous le terme de « jugement » toutes sortes de choses, allant, sur un nuancier un peu affiné, du point de vue, à l'opinion et passant par l'avis. Ne serait ce pas aussi (et peut-être surtout) une façon de se protéger préventivement soi-même des avis, points de vue, opinion etc. des autres. Et au final une puissante barrière contre la curiosité, le conflit et/ou la rencontre. Ce que cette injonction interdit, c'est bien la base de ce qui relie aux autres, de ce qui fait dialoguer, se rencontrer, s'apprivoiser, entrer en conflit ou s'aimer, des singularités (sauf à considérer que le lunch au taf ou l'entretien d'embauche soient des occasions adéquates...). Il est déjà curieux que le point de vue des uns sur les autres (et réciproquement) prenne ainsi une valeur absolue, une sorte de toute puissance qu'il faudrait endiguer, là où on pourrait plutôt considérer comme émancipateur de savoir accepter ou refuser, se tromper, avoir raison, contredire ou enforcer. De se faire son propre avis pour le coup, avec, contre, en tous cas aussi à partir des avis et points de vue des autres. La séparation mortifère de chacun dans le coin que le capitalisme lui a aménagé s'en retrouve renforcée. Plus besoin d'empêcher qu'il y ait des espaces pour se rencontrer, c'est la faculté de pouvoir se rencontrer qui se retrouve mutilée.

Mais cette injonction à « ne pas juger » se répercute aussi ailleurs que dans les relations interpersonnelles, où on pourrait comprendre que le jugement perpétuel des autres est un bien réel vilain défaut (mais cette injonction nous en prévient-elle?). Entre autre dans les domaines de la politique ou de l'Art, elle semble devenir quasiment naturelle. Elle prétend même au dépassement de la morale, inscrivant sa légitimité dans son rejet, puisque tout « jugement » serait à

base moralisante. Alors effectivement la morale est aussi un bien réel et vilain défaut, en politique comme en Art. Elle se contente de fait de protéger et de garantir la normalité de toute perturbation, y compris émancipatrice. Soit. Mais pour autant l'époque, qui n'est pas à un paradoxe près, enjoint constamment à tester la conformité morale des avis et des points de vue formulés. Et dans la nébuleuse subversive comme au-delà on s'entend toujours très bien pour limiter cette injonction. On ne se prive pas en effet pour juger quelque œuvre ou avis qui porterait atteinte à l'identité d'autrui. Bien heureusement me direz-vous, et j'acquiescerais sans peine. Mais si l'on n'en reste au rejet de la morale juger n'est donc pas en soi faire œuvre de morale. Et il y a bien des critères qui permettent d'émettre un avis sans enfreindre cette injonction à ne pas juger. Un film de merde reste un film de merde. Mais sur quels critères se basent-ils ? Les critères que l'on emploie laissent-ils une place à la subversion ? Ou au contraire n'est ce pas par ce truchement dont elle est coutumière que la morale refait surface ? Si l'on reproche à un jugement de ne pas être basé sur les bons critères on peut sans cesse se renvoyer la balle, qualifiant de moral un jugement que d'aucun considérerait esthétique et réciproquement. Tout le monde s'accordant à dire que le premier ne doit pas prendre le pas sur le second. On voudrait donc se demander si, comme dans les relations interpersonnelles, le remède ne passe pas finalement tout à fait à côté de la maladie, en produisant ses propres effets délétères. Comment penser, et peut-être avec des aspirations à penser de manière un tant soit peu radicale, c'est à dire dans une perspective véritablement critique et subversive, si avoir une opinion, un jugement, un point de vue, est en soi considéré comme moral et outrancier ? Comment ne pas voir que c'est dans les contradictions et la confrontation entre divers points de vues, jugements,

opinions, éventuellement d'ailleurs chacun outrancier (la radicalité comporte cet écueil effectivement) que se tient la possibilité de la subversion, à laquelle on coupe radicalement l'herbe sous le pied si tout « jugement » est d'avance intolérable. « Les goûts et les couleurs ça ne se discute pas », certes, mais est-ce que vraiment les questions politiques,

Dimanche 7 juin
14h30

À la place de l'habituel groupe de lecture, nous regarderons et discuterons ensemble de ce documentaire réalisé

Samedi 13 juin
14h30

Camarades, comparsettes et compagnons, dans quel état se retrouve actuellement ce qu'on voudrait pouvoir encore appeler la camaraderie ? Si on était dans un clip marketing d'écologie politique pour culpabiliser quelques minutes un panel savamment choisi de spectateurs, on pourrait dire : dans quel état allons nous laisser, non pas « la planète », mais bien plutôt les milieux subversifs et l'hypothèse révolutionnaire ?

L'heure nous semble assez grave pour proposer à la discussion une sorte de perplexité, d'inquiétude qui nous prend quand nous nous représentons la configuration actuelle des milieux militants, seulement capables de renvoyer chacun à sa petite bande, aussi bien face à la réaction qui se répand que face aux aléas répressifs inévitables de l'intervention quelle qu'en soit la forme, là où il y aurait bien plutôt un besoin urgent de cette consistance et cette confiance qui seules peuvent ouvrir nos marges de manœuvres. Il ne s'agit pas de réagir à un événement particulièrement scandaleux (et pourtant les exemples ne

artistiques ou existentielles sont des goûts et des couleurs que chacun cultive dans son jardin privé pour décorer son intérieur fermé à toute possibilité d'intrusion ? Et puis surtout comment se débarrasser de la morale et de la Justice si on se trompe sur ce que « jugement » veut dire et si on traque la morale pile là où elle ne se tient pas ?

*Bon pied, bon œil
et toute sa tête*

en 1978 par le collectif de la Revue Cinéthique en sur les luttes autour du handicap.

*Ci-gît
la camaraderie ?*

manquent pas...), mais de partager le sentiment diffus et persistant d'une lente mais vertigineuse perte de consistance, voire de décomposition des milieux « anars », « autonomes », « subversifs », alors même que tout le monde semble préoccupé à « composer » à qui mieux mieux.

Quand c'est l'idéologie de la composition qui triomphe dans les espaces d'organisation, c'est-à-dire qu'on conçoit l'organisation collective comme un simple agrégat de différents groupes avec chacun leurs intérêts propres et spécifiques qui doivent juste trouver un point minimal sur lequel s'entendre, comment alors créer une émulation collective vers des objectifs communs qui dépassent ces logiques de groupe ?

Quand à l'intérieur même de chaque groupe, chacun se représente en train de composer avec les autres sur ces mêmes bases délétères, toujours dans la défiance, comme dans une organisation trotskyste mais à l'échelle individuelle, comment alors se fier à ce qui en sort comme proposition politique et

pratique ?

Quand un ethos misérabiliste et sur-angoissé règne en permanence dès lors que la répression menace de pointer son nez (c'est à dire finalement à peu près dès qu'une forme d'intervention même minimale est envisagée), comment alors espérer être à la hauteur de la situation face à l'État et au Capital ?

Quand ce sont le plus souvent les avocats qui se retrouvent à poser les limites des modes d'action dans les milieux « autonomes », et que tout le monde s'y soumet sans piper mot, comment alors penser qu'une défense collective dans l'intérêt des militants réprimés pourrait s'organiser ?

Quand règne un climat de suspicion généralisée dans les espaces collectifs, où tous ceux qui, contrairement à la tendance à la déresponsabilisation actuelle, mettent la main à la pâte dans l'organisation peuvent ensuite se faire accuser « d'envoyer des gens en GAV », comment alors ne serait-ce qu'envisager l'organisation et l'action, sans craindre d'être exposé à la répression ou à la justice interne au « milieu » (qui intéresse particulièrement la justice de l'État) ?

Quand les standards de sécurité consistent à faire confiance à Signal pour ne pas être accessible à la surveillance policière, alors même qu'il n'y a aucune visibilité sur qui est inscrit sur ces groupes, comme si ce n'était pas une affaire collective de se préserver d'une prévisible présence policière (beaucoup plus simple d'ailleurs pour les flics qui peuvent désormais être quasiment en tant qu'eux-mêmes dans les discussions), comment installer et pérenniser la confiance dans les processus d'élaboration collective ?

Quand les intérêts particuliers relatifs à la petite vie de chacun et le libéralisme triomphent, face à l'action, l'engagement mais aussi face à la répression (« ça va être chaud de venir à l'action là car j'ai un verre ce soir avec les potes », « j'ai parlé en GAV mais en même temps

sinon j'allais peut-être rester encore 24h de plus ! »), comment encore avoir confiance dans celui ou celle qui se trouve à nos côtés ?

Quand ce sont les bruits de couloir, les rumeurs, la mondanité, qui règlent les rapports humains et la participation dans les espaces de lutte (qui décide de qui va à telle action, à telle AG, qui partage quelle initiative, ou de qui les évite car il y a des gens dont la tête ne leur reviennent pas) au lieu des perspectives énoncées par ces espaces, comment alors pouvons-nous encore avoir l'espoir de former des mouvements, des mobilisations collectives basées sur l'association libre des uns et des autres en fonction de leurs désirs et de leurs perspectives ?

Quand les désaccords politiques et les différences de perspectives, sont évitées lâchement, balayées d'un revers de main comme des « embrouilles de milieu » ou des futilités, ou alors exprimées à la va-vite sur des conversations « cryptées » par d'obscurs pseudos sans pouvoir savoir qui est derrière le compte, comment alors pouvons-nous encore faire confiance à l'intelligence et à la discussion collective, faite de moments d'échanges, avec leur lot de compréhensions et de désaccords, qu'il faut bien traverser pour que s'inventent propositions et pratiques qui chacun nous dépassent ?

Quand la camaraderie se perd et que la lutte ne ressemble plus à un mouvement collectif mais à une réunion d'individualités ou de groupes fiers de leur chapelle pré fabriquée, et ne manifestant plus aucun désir d'être transformés par et dans la lutte, et plus encore, quand on dirait que chacun utilise une grande partie de son énergie à s'y opposer, comment alors envisager la possibilité d'autres rapports humains dans et par la lutte, bien loin de ceux que nous connaissons dans le morne monde du Capital et de l'État ?

Camarades, comparsettes et compagnons, si nous proposons cette

discussion, c'est parce que nous aspirons à retrouver la possibilité d'une confiance au-delà des milieux déjà constitués et désormais exsangues et imbus de leur pré carré, d'une camaraderie qui permette au delà des désaccords qui y auraient bien sûr leur place, de savoir se

tenir ensemble pour attaquer l'État et le Capital, comme il semble bon à chacun, mais avec la certitude que face à l'État, aucune dissociation et aucun abandon n'est tolérable. Comprendre comment on en est arrivé là est peut-être un premier pas pour y arriver.

Dimanche 14 juin 16h30 Groupe de Lecture

**Lundi 15 juin
19h30**



C'est entre les deux premiers volets du *Parrain* que Coppola propose, dans ce film d'espionnage, une autre figure de la solitude et de la mélancolie, beaucoup moins grandiose que *Le Parrain*, mais tout aussi torturée. Harry Caul, espion solitaire et technicien spécialiste de la filature et de l'écoute, se retrouve confronté à l'intrusion d'une réalité inattendue qui perturbe sa routine d'espionnage des conversations des autres, qu'il « écoute » sans les écouter ou les entendre. Cette fois, c'est la question de sortir de son rôle habituel de témoin invisible, d'intrus indétectable, qui va

Conversation secrète

**Francis Ford Coppola
1974 - 114'**

se poser, pour faire peut-être véritablement intrusion dans ce qui va advenir, pour intervenir au delà de l'écoute, dans la réalité que le son révèle. Dans la lignée de *Blow Out* de Brian de Palma qu'il inspirera, Coppola explore les limites de l'intime et leur transgression, l'intrusion froide des écoutes et de la surveillance, et la manière dont le drame caché se révèle de manière disruptive à l'intérieur du son, si on sait l'écouter. On est aussi évidemment dans la suite de *Blow Up* d'Antonioni avec cette exploration de ce que les techniques de captation de la réalité, dont, entre autre d'ailleurs, le cinéma est fait, la prise d'image (pour *Blow Up*) et de son (pour *Conversation secrète* et *Blow Out*), volent et fixent quelque chose tout en clarifiant des aspérités qui sans eux resteraient invisibles et inaudibles.

Mardi 16 juin 16h30-18h30 Permanence

**Dimanche 21 juin
14h30**

*À bas ce gouvernement
et les prochains,
quels qu'ils soient*

On aspirerait évidemment à une situation où des luttes vivaces contre

l'État et le capitalisme balayeraient le calendrier électoral d'un revers

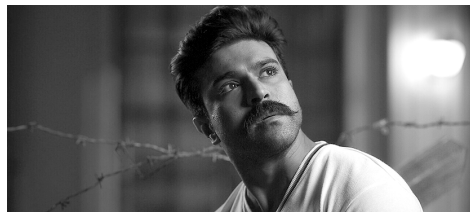
de liberté, en le repoussant bien vite dans les ornières de son ridicule jeu de pouvoir qui ne change au fond jamais rien à notre exploitation. On aspirerait à ce que les luttes, de long cours, viennent perturber la gestion des frontières, des prisons, la gestion du travail, de la santé, des enfants, continuellement et indépendamment d'une « période électorale » qui ne concerne au fond que ceux qui veulent nous gérer. Mais voilà, l'époque n'est pas à l'autonomie, et il faut bien, pour pouvoir dynamiser cette aspiration révolutionnaire, se

demander comment intervenir dans cette année 2027 qui va nous arriver en pleine figure avec son cortège de militants LFIstes prêts à tout pour intégrer la subversion dans leur marketing et pour user du sempiternel chantage à un Front uni contre l'extrême-droite. Contre les illusions de 1981, contre les illusions de 2012, contre les illusions de la gauche au pouvoir et contre toutes les illusions démocrates, envisageons les manières de faire exister les luttes et perspectives révolutionnaires dans un contexte d'élections présidentielles.

Mardi 23 juin 16h30-18h30 Permanence

Dimanche 28 juin 16h30 Groupe de Lecture

**Lundi 29 juin
19h30**



Épopée historique flirtant avec la comédie musicale, R.R.R de S. S. Rajamouli revisite allégrement la vie de deux

RRR

**S. S. Rajamouli
2022 - 182'**

figures de l'indépendance indienne en inventant une rencontre entre elles. En unissant deux facettes *a priori* opposées de la guerre d'indépendance, on obtient un ahurissant blockbuster dantesque, poussant le film d'action et le divertissement à son paroxysme, au service d'un récit nationaliste mythifié.

Mardi 30 juin 16h30-18h30 Permanence

**Samedi 4 juillet
14h30**

Cette soirée sera l'occasion de nous rencontrer, de discuter des luttes en cours, du projet de la bibliothèque, d'amener des tracts et brochures pour la distro de la bibliothèque, de parler de révolution, et de profiter d'une

Soirée de soutien

projection d'un nanar exceptionnel (Unplanned).

Une caisse sera disponible pour apporter un soutien aux diverses charges de la bibliothèque (loyer, impressions...).

